

Le secret de la réussite

LES ANGLOPHONES DIPLÔMENT PLUS

TAUX DE DIPLOMATION AU SECONDAIRE
RÉSEAU PUBLIC

FRANCOPHONE	ANGLOPHONE
73%	84%

TAUX DE DIPLOMATION AU SECONDAIRE
RÉSEAU PUBLIC ET PRIVÉ

FRANCOPHONE	ANGLOPHONE
77%	85%

TAUX DE DIPLOMATION AU SECONDAIRE
DES ÉLÈVES HANDICAPÉS OU EN DIFFICULTÉ
D'APPRENTISSAGE OU D'ADAPTATION (EHDA)

FRANCOPHONE	ANGLOPHONE
46%	59%

NOMBRE D'ÉLÈVES DANS LE
RÉSEAU SCOLAIRE FRANCOPHONE

885 000

NOMBRE D'ÉLÈVES DANS LE
RÉSEAU SCOLAIRE ANGLOPHONE

102 000

MISER SUR LA RECHERCHE EN ÉDUCATION

Dans le réseau anglophone, les pratiques d'enseignement efficaces, démontrées par la recherche, seraient davantage mises en pratique que dans le réseau francophone, selon les experts interrogés. Selon Égide Royer, professeur en adaptation scolaire à l'Université Laval, le fait que la recherche en éducation est souvent rédigée dans la langue de Shakespeare explique peut-être cette distinction avec le réseau francophone.

PAS NÉCESSAIREMENT DE MEILLEURS RÉSULTATS

Les anglophones sont proportionnellement plus nombreux à décrocher un diplôme d'études secondaires, mais leurs résultats scolaires ne sont pas nécessairement plus élevés, fait remarquer Vivek Venkatesh, professeur au Département d'éducation de l'Université Concordia. Les résultats des élèves québécois aux examens internationaux du programme PISA ne permettent pas de voir de différences notables selon la langue d'enseignement. «Le Québec est dans le top. On oublie souvent que quand les élèves réussissent, ils réussissent vraiment bien», lance-t-il.

DAVANTAGE D'ÉCOLES DÉFAVORISÉES CHEZ LES FRANCO

À Montréal, l'écart entre le taux de diplomation des francophones et des anglophones s'explique en partie parce que davantage d'écoles où l'on enseigne dans la langue de Molière sont situées en milieu défavorisé, affirme la présidente de la Commission scolaire de Montréal (CSDM), Catherine Harel-Bourdon. Sur les 50 écoles les plus défavorisées de Montréal, trois sont situées dans une commission scolaire anglophone, selon les chiffres du Comité de gestion de la taxe scolaire de l'île de Montréal.

DES PARENTS QUI S'IMPLIQUENT DANS LA VIE SCOLAIRE

DAPHNÉE DION-VIENS
Le Journal de Québec

QUÉBEC | Pour Elka Eklove, être bénévole à l'école primaire de ses enfants dans le quartier Côte-Saint-Luc à Montréal va tout simplement de soi. «Si je pouvais, je ferais du bénévolat 40 heures par semaine!», lance-t-elle.

Cette mère de trois enfants, présente en congé de maternité, arrivait à y consacrer environ quatre heures par semaine avant l'arrivée de son petit dernier, alors qu'elle travaillait à temps plein.

«C'est très important. La majorité des parents le font d'une façon ou d'une autre», affirme celle qui s'implique dans la classe de ses enfants, lors de différentes activités, et dans l'association Home & School, un organisme de charité qui amasse des fonds dans plus de 80 écoles

anglophones au Québec.

PLUS DE BÉNÉVOLES QUE D'ÉLÈVES

Un peu partout dans la province, des directeurs d'école soulignent à quel point la participation des parents et des bénévoles fait une différence dans la vie de leur école.

«C'est très rare qu'on en manque, affirme Johanne Éthier, directrice de l'école primaire anglophone à Rawdon. Parfois, lors d'activités, on a plus de bénévoles que d'élèves!»

L'ouverture envers les parents est très importante, ajoute-t-elle. «Je dis souvent aux parents: "Ma porte est grande ouverte. Si vous avez un problème, appelez-moi". Et le téléphone sonne. Tous les jours. Il faut aussi être prêt à l'entendre.»

scolaire chez les anglophones

Au public, 73 % des francophones obtiennent un diplôme comparativement à 84 % des anglos

Au Québec, les élèves anglophones sont en proportion beaucoup plus nombreux que les francophones à obtenir un diplôme secondaire. La recette de leur succès? Une communauté «tissée serrée» et des élèves suivis de près, a constaté *Le Journal*.

DAPHNÉE DION-VIENS
Le Journal de Québec

Le phénomène n'est pas nouveau. Déjà en 2008, l'ancien premier ministre Jacques Parizeau sonnait l'alarme dans un texte intitulé *Le gâchis scolaire*. Le sujet est revenu à l'avant-scène ce printemps lorsque le premier ministre Philippe Couillard a incité le réseau scolaire francophone à s'inspirer du modèle anglophone.

Le Journal a tenté de mieux comprendre pourquoi les Anglo-québécois réussissent mieux sur les bancs d'école. Parmi la vingtaine d'intervenants interrogés, la réponse qui revient le plus souvent est l'implication des parents et de la communauté à l'école. «On ne dit pas: «Je vais à l'école de mes enfants». On dit «Je vais à mon école», lance Jennifer Maccarone, présidente de l'Association des commissions scolaires anglophones du Québec.

ÉLÈVES SUIVIS DE PRÈS

Pour suivre leurs élèves à la trace, plusieurs écoles ont par ailleurs mis sur pied des programmes de mentorat ou de parrainage des élèves par leurs pairs, comme c'est le cas à l'école secondaire Saint-Patrick's, à Québec, et à l'école secondaire de Joliette.

Dans d'autres écoles secondaires, comme à l'Académie Lauren Hill à Montréal, on pratique le *looping*, c'est-à-dire que les profs enseignent aux mêmes élèves pendant au moins deux ans, parfois même trois, pour assurer un meilleur suivi. Les enseignants travaillent aussi beaucoup en équipe, afin de mieux suivre les élèves en difficulté.

LOI 101 ET DÉFAVORISATION

Par ailleurs, la loi 101 — qui oblige les élèves immigrants à étudier dans le réseau francophone — ne peut pas vraiment permettre d'expliquer l'écart de réussite entre les deux réseaux, selon Marie McAndrew, professeure à l'Université de Montréal qui a fait plusieurs recherches sur le sujet. Cette dernière affirme qu'à Montréal, c'est surtout le niveau de pauvreté plus élevé dans les milieux francophones qui pèse dans la balance.

Des intervenants ont aussi indiqué que les écoles privées sont davantage fréquentées par les francophones, ce qui pourrait expliquer en partie l'écart entre les taux de diplomation au public. Au secondaire, 20 % des élèves francophones prennent le chemin de l'école privée comparé à 17 % dans le réseau anglophone.

À LIRE DEMAIN

Des élèves suivis de près : des méthodes gagnantes



L'implication des parents et de la communauté à l'école fait souvent la différence dans la réussite des élèves, ont constaté la vingtaine d'intervenants interrogés par *Le Journal*.

PHOTO CHANTAL POIRIER, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Les parents la contactent pour des problèmes reliés à l'école, mais aussi pour des problèmes personnels, ne sachant pas trop à qui demander de l'aide, poursuit M^{me} Ethier.

«J'ai des parents qui rentrent dans mon bureau en pleurant parce qu'ils viennent de se séparer. Ça arrive régulièrement. C'est à la porte de l'école qu'ils vont frapper en premier pour avoir de l'aide et des services dans la communauté anglophone».

Et c'est aussi dans les murs de cette école que sont offerts différents services de santé et des formations de toutes sortes, par exemple comment prendre soin de parents vieillissants ou comment faire un testament. Dans le réseau anglophone, 30 % des écoles sont

aussi des centres scolaires et communautaires.

UNE MINORITÉ TISSÉE SERRÉE

Le contexte minoritaire des anglophones au Québec permet d'expliquer cette proximité avec l'école, souligne le consultant en éducation Marc Saint-Pierre. «Dans un contexte minoritaire, on a quelques institutions et on ne veut pas les perdre. Quand les communautés sont là et supportent l'école, ça fait une grosse différence», dit-il.



JENNIFER MACCARONE
Présidente de l'ACSAQ



JOHANNE ETHIER



ELKA EKLOVE